

collection *présent (im)parfait*

Mathilde Girard  
les indications pour le corps

© éditions isabelle sauvage, 2023  
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez  
ISBN : 978-2-490385-41-6  
ISSN : 2100-3416

éditions ] isabelle sauvage

**1.**

1. Un être vivant, on ne peut pas le circonscrire. Parce qu'il est vivant justement

2. Il doit être possible de s'assurer de certaines choses, même vivantes. Vous savez que ça ne se demande pas

3. Les choses inertes sont plus sûres que les choses vivantes. Demander à un être vivant d'être sûr, c'est lui demander d'être mort, vouloir le tuer, peut-être

4. Vous voulez tuer des êtres vivants. Vous n'aimez pas cette pensée. Vous vous dites que la pensée est plus dangereuse que la mort, en vrai

5. Vous coupez le téléphone, vous prenez un bain, vous nettoyez l'appartement, vous vous maquillez

6. Vous faites la belle, dans le lit

7. Vous pensez à vous dans l'amour

8. Vous êtes fidèle au moi d'avant. Vous n'arrivez pas à quitter le moi d'avant pour entrer dans celui de maintenant, qui est la trahison du précédent

9. Vous ne faites pas l'amour. Vous ne faites rien

10. Vous vous demandez comment c'est possible, ce désert.  
Vous écrivez dans la prétention de la personne que vous avez choisie pour écrire en vous-même

11. Vous vous rassurez par les mots. Vous les entendez de façon anormale. Vous perdez le rapport spontané aux mots

12. Vous ne savez plus parler

13. Vous vous demandez ce qui est difficile, dans les mots.  
On vous dit que vous n'avez pas d'humour, que vous voulez tout comprendre

14. Vous perdez les mots un par un. C'est la perte initiale des mots qui retournent au grand trou

15. C'est une fête

16. Vous ne finissez pas vos phrases, ou bien vous ne savez plus comment dire, ou bien on ne vous comprend pas

17. Vous souffrez de ne pas dire. Vous êtes dans la douleur d'une chose frustrée dans son dire mais qui n'est pas grave.  
Cette chose dont vous attendez qu'elle soit dite n'est peut-être que la surface d'une autre, d'une demande

18. Oui c'est ça, une demande. Vous avez beaucoup de demande, d'émotion pure, directement physiques.  
Vous négligez par la pensée cet état de vous-même animal.  
Vous ne vous rendez pas compte de la chaleur. Vous ne savez

même pas la chaleur que vous dégagez, vous n'en avez pas conscience. Parfois ça sent fort dans le cou, la nuque, dans les mains, vous voyez bien que vous avez des gestes d'animal qui se nettoie, presque, qui se renifle, ça ne se fait pas. Vous sentez que vous avez chaud et on vous le dit : la nuit, ta température augmente

19. Vous devez donc considérer la chaleur d'une part, le langage d'autre part. Vous devez perdre l'un pour acquérir l'autre. Vous avez de la quantité dans les nerfs et vous devez trouver la qualité dans les mots pour

20. Détourner l'attention. Par exemple : ne pas tout dire en une seule fois les choses importantes. Vous vous êtes aperçue que ça ne se fait pas. Vous observez que le langage c'est toujours du second degré. Vous voyez qu'il ne faut pas être sincère. On vous dit : ne te dévoile pas, ne te mets pas à poil, cache ton jeu

21. Vous observez. Vous vous demandez comment les gens font pour se déshabiller, faire l'amour, au second degré comme ça, comme une blague on dirait. Qui rient. Des gens qui rient de faire l'amour comme une blague, ça vous ne comprenez pas

22. Vous allez regarder des gens faire l'amour dans des lieux pour ça

23. Pour améliorer votre rapport au langage et au symbole en général, vous ouvrez grand les yeux et vous dilatez la pupille de l'œil comme une cellule photographique effet grand angle. Et puis vous faites un trou spirituel dans votre cerveau.

Vous placez par la pensée une caméra à côté de votre cerveau, à côté de votre personne même et là vous voyez les choses sous tous leurs angles, c'est un trou d'air par lequel les choses entrent et sortent, librement, sans rapport avec vous, vous n'y êtes pour rien dans la réalité, en fait

24. Vous voulez posséder des mots comme des choses et ça n'est pas possible, jamais

25. Vous vous roulez par terre de colère

26. Vous devez laisser tomber les mots, ne pas les retenir

27. Vous avez des problèmes de séparation en général

28. Pour améliorer votre rapport au langage, vous ajoutez des mots sans valeur, ou plutôt des couloirs de sens qui ne mènent nulle part et dans lesquels vous faites glisser tous les mots importants, les mots d'amour ou de mort, vous les faites glisser par le couloir du sens vide. Un couloir qui traverse une maison ouverte des deux côtés. Les mots traversent la maison, en ressortent. C'est provisoire. Tout devient une question d'architecture qu'il faut résoudre, du temps de résidence des mots dans le corps, c'est tout

29. Tout est dans la durée. Vous réfléchissez aux théories du corps. Vous vous dites qu'il n'y a qu'Antonin Artaud et peut-être Samuel Beckett qui ont parlé sérieusement du corps parce qu'ils se sont installés tout contre la paroi

30. Pour parler du corps, vous vous dites qu'il faut retirer le sexe. Vous vous dites: le sexe, c'est la mentalité

du corps, le corps maître de la paroi, pour quelques minutes

31. Vous vous dites encore: le sexe, c'est le corps de l'autre. C'est l'expérience du corps qui n'est pas moi

32. Cette pensée vous rend triste, puis gaie

33. Vous vous dites que c'est la même chose, que toutes les parties du corps sont autres, pas à moi, mais dans le sexe vous vous dites il y a le plaisir et le plaisir c'est un autre qui te le donne

34. Vous vous donnez du plaisir à vous-même

35. Vous vous dites que vous avez beaucoup de théories qui concernent la distance entre les mots et les choses, un être et un autre, le sexe et la mort et que vous pourriez écrire un livre

36. Il n'y a pas de pathologie, il n'y a que la littérature

37. Artaud et Beckett n'étaient pas en demande

38. Vous vous demandez comment retirer le sexe du corps pour supprimer la demande, si possible ça vous arrangerait

39. Vous aboutissez à une théorie

40. Vous aboutissez à la théorie du crime, de la littérature comme crime, non de l'autre, mais du sexe

41. La littérature comme crime du sexe, vous vous dites, ça peut s'entendre de plusieurs façons

42. Vous retrouvez le problème initial, que le sexe de l'autre entre et sort, que vous ne pouvez ni le garder ni le supprimer, pas plus que les mots

43. Si vous aviez un problème avec le sexe, votre problème de langage serait résolu, vous seriez tranquille. Vous auriez des complexes, des névroses, des maux de tête, des conduites irrationnelles, des phobies peut-être, mais aucun problème de langage. Le langage serait libéré par le sexe contenu, c'est l'opération négative initiale qui n'est pas la destruction mais la condition du rapport humain, même non satisfaisant, mais possible sans tuer

44. Vous essayez de penser la différence entre la négation et la destruction

45. Une fois vous essayez de dire non pour provoquer des difficultés au niveau du sexe et gagner de l'assurance dans les mots

46. Dire non au sexe pour organiser une économie, mettre une limite entre le monde extérieur et vous qui n'en avez pas, de limite

47. La limite alors vous vous dites c'est comme la troisième dimension, ou le bras qu'on sort de l'eau quand on nage le crawl avec un certain rythme, la maîtrise de la respiration alternée qu'il faut acquérir

48. Vous nagez la brasse coulée seulement, c'est la seule nage que vous maîtrisez parfaitement, sous l'eau vous restez longtemps, vous regardez le fond, vous avez l'attirance et la fascination du fond de l'eau

49. Vous n'y arrivez pas, vous dites oui, vous cédez comme on dit

50. Vous faites ce qu'on vous demande ou devinez qu'on vous demande

51. Vous faites l'amour

52. Le lendemain matin vous avez tout oublié de votre protocole et des résolutions de langage, de demande, de négation

53. Vous avez tout détruit

54. Vous restez dans le couloir, la maison est ouverte et vous êtes allongée au sol. Il y a des courants d'air, ça souffle fort partout dans la maison, il y a du vent qui s'engouffre. Vous essayez de fermer la porte pour commencer à y voir quelque chose. Quelqu'un est venu qui a laissé la porte ouverte en sortant

55. À cet endroit, il y a une ellipse

56. Vous voilà maintenant tombée. Au fond du trou. La situation n'est pas plus confortable que précédemment quand vous étiez dans le couloir puis collée au radiateur. Vous n'avez pas vraiment plus de mobilité et vous décidez d'en rester là pour le moment. Vous faites le point. Samuel Beckett a fini sa vie dans un pavillon de banlieue en dressant un mur assez haut pour ne pas être vu de ses voisins quand il se promenait tout nu et peut-être même se masturbait au contact des éléments. La littérature est affaire de disposition intérieure,

de travail, et d'environnement. Vous passez en revue plusieurs situations de retrait exceptionnel de l'écrivain. Les parois sont friables, la terre est en train de se refermer sur vous-même. Vous vous servez de vos mains pour repousser la terre et bientôt vous pourrez écrire votre nom sur la paroi. C'est un moment primitif de votre existence comme vous en avez peu connu. Marguerite Duras a pris la fuite en voiture vers la campagne, ou bien vers la mer. Elle sait où elle va, elle est attendue, elle s'attend. Elle est maintenant face à la mer aux Roches-Noires. Vous vous êtes renseignée : 10 000 euros le mètre carré, c'est au-dessus de vos moyens. Vous passez un moment à dormir. Vous faites un rêve. C'est un rêve d'émeute. En ce moment à Paris il y a des insurrections populaires auxquelles vous participez, qui sont, probablement, à l'origine du rêve que vous faites maintenant. Vous êtes en groupe dans une rue assez étroite. Les personnes qui vous accompagnent sont habillées de façon colorée et ont les cheveux teints en blond ou rose. C'est une insurrection colorée, on se repère à la couleur. Quelqu'un jette un cocktail Molotov. Vous essayez de suivre la trajectoire de l'objet, une boule noire. Vous ne voyez pas où elle tombe. Entassés dans une épicerie — tout est coloré — les corps s'écrasent contre les murs en prévision de l'explosion, de la retombée de la bombe. Votre regard se fixe sur un petit bout du trottoir qui semble se décoller, se soulever, et le soulèvement du bitume laisse apparaître de la boue. À ce moment-là, vous entendez des gémissements sexuels qui semblent venir d'un film pornographique. Vous associez la boue triturée, le sexe, et l'insurrection. Il se pourrait que Samuel Beckett ait été homosexuel, c'est ce qu'on vous a dit récemment. Des trous de Beckett on ne revient pas. Pourtant, en toute sincérité, ça ne vous choque pas. Le primitif beckettien qui s'enfile sur un manche à balai, une poignée de

porte, le tire-bouchon oublié dans le trou, le cul négligent, le cul pas regardant, le jeu des cannes, vous comprenez. Vous vous dites même : c'est la moindre des choses quand on est vagabond. Ça n'est pas vraiment homosexuel pour vous ce goût des objets à tout faire, c'est plutôt la conséquence d'un état vagabond, du sexe de cloche. Une infinie modestie dans les attentes. Votre état d'être dans le trou produit de la chaleur. Soudain dans la caverne ça se réchauffe. Ça doit venir de votre corps, ou de la terre qui est chaude en se rapprochant du centre, paraît-il. Il faudrait sortir de là. Vous attrapez le téléphone que vous avez glissé dans votre pantalon tout à l'heure pour bêcher. Sur l'écran vous voyez un message affiché. C'est un tweet politique. D'un groupe de Gilets jaunes de gauche d'île-de-France. Vous êtes attendue maintenant à Bonneuil pour un blocage. Vous aviez complètement oublié.